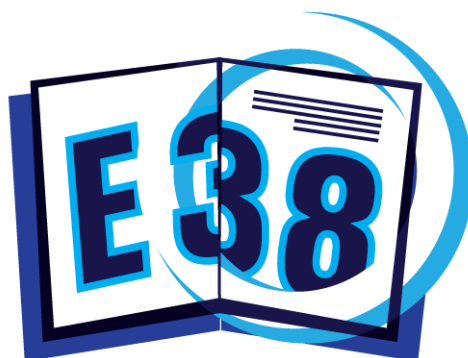


**Bernard GRANDJEAN**

# **LES ANNEAUX DE LAINE**

Conte himalayen



Tous droits réservés

©Les Éditions du 38, 2020

©Bernard Grandjean, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Déjà tout enfant, Jean avait une grande passion pour les locomotives, celles qui sifflent, fument et envoient voler des escarbilles. Gâté comme un fils unique, il était à l'âge de dix ans à la tête d'un réseau de train électrique qui occupait quatre tables de ping-pong dans la vieille demeure familiale, avec tunnels, montagnes en carton, prairies en feutrine et voyageurs microscopiques sur les quais des gares. À seize ans, il avait voyagé en Europe dans tout ce qui roulait encore à la vapeur ; des voyages de passionnés, organisés par l'association dont son polytechnicien de père, cadre supérieur à la Société Nationale des Chemins de Fer Français, était président d'honneur.

Étudiant, Jean était un jeune homme au physique agréable, sympathique et serviable, nullement insensible au charme féminin. Il l'avait prouvé dès l'adolescence, en flirtant dans ces soirées pour jeunes de la bonne société que les parents organisent avec une seule idée en tête : marier leurs rejetons dans le milieu social où ils évoluent eux-mêmes. Mais sa passion pour les études avait vite éloigné Jean des jeux de l'amour sans trop de hasard. Pour le charrier, ses amis prétendaient que la figure féminine majeure de sa vie était, après sa mère, la locomotive. Le seul moyen de le faire craquer, affirmait l'un d'eux avec humour, ce serait de lui présenter une jeune fille très jolie prénommée Micheline. Mais une telle rencontre n'avait pratiquement aucune chance de se produire tant ce prénom était passé de mode.

Lorsque Jean, marchant sur les traces de son père, était sorti de Polytechnique, la SNCF lui avait ouvert ses bras. Il en avait très vite franchi les échelons, et il occupait à 30 ans un poste d'ordinaire réservé à des quadragénaires. Brillant, compétent et ambitieux, Jean passait aux yeux de ses amis pour un homme comblé, sauf sur un point : l'amour. Car Jean était toujours célibataire. Son entourage n'avancait qu'une seule explication à cette situation : sa carrière d'ingénieur, à laquelle il sacrifiait tout.

Pour ses parents, le célibat de Jean était le souci majeur qui assombrissait leur vieillesse. Les activités du père, à présent retraité, se résumaient aux actions caritatives de son Rotary Club et aux réunions du bureau de l'Association de la Noblesse Française ; cela lui laissait beaucoup de temps pour réfléchir... Et plus les années passaient, plus il était obsédé par une idée fixe : la crainte de voir leur nom disparaître, du fait de l'irresponsabilité de ce fils unique face à ses devoirs familiaux. Quant à la mère de Jean, la pensée de ne jamais avoir de petits-enfants lui brisait le cœur.

L'intéressé, lui, ne s'en émouvait pas. Jean se sentait l'âme d'un célibataire. Ses père et mère parvinrent cependant à lui arracher une promesse, celle de se marier avant l'âge de trente-trois ans. Pourquoi trente-trois ans ? Parce que c'était l'âge auquel la tradition chrétienne fixait la mort du Christ sur la croix. Sa mère avait été catégorique :

— Trente-trois ans est un âge sacré, et le mariage aussi est sacré !

En bon négociateur, il avait tenté une contreproposition qui lui permettrait de gratter cinq ans de répit :

— Notre demeure familiale aussi est sacrée, vous me l'avez assez souvent dit et répété, mes chers parents ! Construire une famille sur les mêmes fondations que cette maison qui défie le temps, ça me paraît très raisonnable ! Je propose donc de fixer la date limite de mon célibat à trente-huit ans !

Ce chiffre trente-huit correspondait au numéro de la rue versaillaise où se situait leur hôtel particulier, construit vers 1770 et miraculeusement conservé dans la famille jusqu'à nos jours, en dépit des révolutions, des partages et des impôts. Mais ses père et mère ne furent pas sensibles à l'argument et restèrent intraitables. Il dut faire solennellement la promesse de se marier avant l'âge de trente-trois ans.

Ce marchandage étrange s'était déroulé au dessert d'un grand repas de famille, en présence du ban et de l'arrière-ban des oncles, tantes, cousins et cousines. Avec des éclats de rire, une cousine traîtresse avait même aussitôt rédigé sur un coin de table une promesse écrite qu'ils lui

firent signer et que tous paraphèrent. Son père avait scellé le document d'un cachet de cire frappé aux armes de la famille.

Dans la lignée, personne n'avait jamais trahi une promesse depuis le temps des croisades ; Jean le savait, il était donc inutile de le lui rappeler.

À présent, on en était à la veille de l'échéance fatidique, et ses parents commençaient à compter les mois.

La situation s'était débloquée subitement alors que lui-même n'y croyait plus : à l'occasion d'un repas chez des amis communs, il avait fait la connaissance de Florence. Normalienne, ayant longtemps hésité entre la littérature et la philosophie, Florence était une jeune femme séduisante, aidée en toutes situations par la confiance en soi que confère une solide fortune familiale, un parfait équilibre psychique, une culture étonnante et une silhouette époustouflante. Elle avait finalement opté pour une carrière dans l'édition, métier exigeant, mais d'une grande noblesse, assurait-elle, en dépit du caractère difficile des auteurs, individus retors, âpres au gain et autocentrés jusqu'à l'absurde. Pour la première fois, une petite lumière s'était allumée dans la tête de Jean, à défaut de son cœur ; s'il devait absolument se marier avant ses 33 ans, ce pourrait être avec cette femme. Il n'avait pas vu apparaître mieux dans son paysage.

Ils s'étaient fiancés un mois avant son départ pour l'Inde, un voyage planifié de longue date, bien avant qu'il ne fasse la connaissance de sa future épouse. Il proposa à Florence de l'accompagner, mais elle refusa : ses engagements professionnels le lui interdisaient. Sans compter que dans leurs deux familles, il aurait été mal jugé de faire Pâques avant Carême, selon l'une de ces expressions désuètes qu'affectionnait la mère de Jean. Le voyage de noces, ce serait pour l'été suivant, même si Florence insistait pour qu'ils se marient avant la fin de l'année, pour d'impérieuses raisons fiscales.

Longtemps, Jean avait hésité à entreprendre ce voyage en Inde, l'un des derniers paradis de la locomotive à vapeur, à cause de ses préventions personnelles contre ce pays, qu'il percevait comme violent, pauvre et périlleux pour la santé. Mais l'attrait de la vapeur avait été le plus fort. Il s'était organisé un séjour qui devait lui permettre d'éviter les principaux pièges, en ne séjournant pas dans les grandes villes polluées, en ne prenant que des taxis climatisés, en privilégiant des lieux signalés cinq étoiles par les guides ; le tout en restant sur place à peine plus de deux semaines, ce qui contribuerait à limiter les dégâts sur son organisme.

Fort de ces précautions, il s'était envolé de Roissy confiant, avec malgré tout à l'estomac une grosse boule d'angoisse.

\*\*\*

Depuis son arrivée, il ne se sentait pas au mieux de sa forme, la faute à la chaleur qui l'oppressait et aux fatigues du voyage.

La veille, à peine débarqué à New Delhi, il avait juste eu le temps de mettre sa montre à l'heure indienne avant de sauter dans la correspondance Indian Air Lines pour l'aéroport de Bagdogra. De là, il serait à pied d'œuvre pour s'attaquer concrètement à l'objectif de son voyage : gravir les pentes de l'Himalaya en chemin de fer, à bord d'une merveille de petit train, un bijou ancien à voie étroite en service depuis 1881, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Il n'avait pas l'intention de s'éterniser à Darjeeling, le bout de la ligne. Deux jours sur place suffiraient pour le peu qu'il y avait à visiter, et surtout pour jeter un coup d'œil sur l'Himalaya ; en espérant que le ciel soit clair.

Ceci fait, il redescendrait dans la plaine par le même petit train magique, et sauterait le soir même dans le 15632 *Guwahati Barmer Bikaner Junction Express*, qui le mènerait à Jaipur,

capitale du Rajasthan, en 28 heures et 45 minutes (couchette 1<sup>re</sup> classe). Ça, c'était du voyage en chemin de fer !

Après l'aventure viendrait un peu de repos : avant de rentrer en France, il s'accorderait une semaine complète de farniente dans cet hôtel mythique, ancien palais de Maharaja, où l'on avait tourné un fameux James Bond. Il ne pouvait pas espérer que les touristes qu'il y croiserait au hasard des cours et des jardins soient de sulfureuses *James Bond girls*, mais au moins la nourriture serait-elle comestible et l'eau sans amibes. De toute façon, peu importaient les *James Bond girls*, puisque les dés étaient jetés : son avenir était déjà gravé dans le papier gaufré de son faire-part de mariage.

Arrivé à Bagdogra, Jean avait laissé son modeste bagage à l'hôtel retenu depuis Paris et s'était précipité à la gare de New Jalpaiguri pour acheter un billet de train. Il savait qu'il devrait patienter jusqu'au lendemain pour embarquer, le fameux *Toy train* ne partant qu'à 9 heures du matin. Il lui faudrait alors une bonne dizaine d'heures pour atteindre Darjeeling, si tout allait bien, ce qui lui laisserait largement le temps de profiter de l'ambiance et de faire des dizaines de photos, qui viendraient s'ajouter à des centaines d'autres souvenirs...

Les guides qu'il avait consultés étaient formels : pour être sûr d'obtenir un billet sur ce train historique, mieux valait réserver sa place au minimum la veille. Mais en arrivant à la gare, sa déception avait été terrible : une affichette indiquait que le trafic pour Darjeeling était suspendu pour une durée indéterminée, la mousson ayant provoqué à mi-parcours l'un plus spectaculaires glissements de terrain de ces dernières années...

Pendant quelques secondes, il avait eu envie de tout plaquer et de rentrer à Paris par le premier avion. Mais, renseignements pris, il était apparu que le désastre n'était pas total : si la voie ferrée était coupée, la route restait praticable ; et à l'autre bout de la ligne, le train fonctionnait entre les gares de Darjeeling et de Ghoom. Il était même constitué de deux wagons pour touristes, tractés par la fameuse *779 Hill Bird*, la plus vénérable loco du réseau, sortie en 1889 des usines *Sharp Stewart & Co* de Glasgow. Son soulagement fut immense : il ne reviendrait pas bredouille de son périple ferroviaire himalayen !

Il ne lui restait qu'une chose à faire : commander un taxi pour quitter tôt le lendemain matin cette ville sans joie, afin d'être sur le quai de la gare de Darjeeling dès le surlendemain.

Naturellement, le taxi était venu le prendre à l'hôtel avec deux bonnes heures de retard. La voiture avait d'abord roulé à bonne allure, mais le rythme s'était ralenti dès les premiers lacets au flanc des collines couvertes de jungle. Les premiers bancs de nuages étaient venus compliquer la progression et Jean avait dû sortir son pull-over de son sac, car la température semblait baisser d'un degré à chaque virage.

À hauteur du glissement de terrain, le flux des véhicules, des hommes et des animaux s'était mué en un embouteillage inextricable, accompagné d'un invraisemblable concert de klaxons. Personne n'aurait pu dire au vu du spectacle si, en Inde, la conduite était à gauche, héritage britannique, à droite, ou au milieu. Mais Jean n'avait pas complètement perdu son temps : il avait réussi à faire quelques photos de la voie emportée, cent mètres plus bas, dont on voyait des rails tordus se dresser hors de la boue comme les bras de naufragés appelant au secours.

L'obstacle enfin franchi, le chauffeur avait tenu à s'arrêter plusieurs fois pour fumer une cigarette et prendre une tasse de thé. Au final, il avait fallu plus de sept heures pour que la petite Mahindra parvienne enfin à Darjeeling, à la lumière faiblarde de son phare unique.

Il s'était fait déposer au confortable hôtel qu'il avait réservé, le *Elgin*, H. D. Lama road, trois étoiles, 99 euros la nuit – une fortune pour l'Inde – et s'était jeté sur son lit sans manger, l'estomac retourné par tant de cahots et de virages. Pour autant, il n'avait pas fermé l'œil, trop énervé par l'altitude qui lui comprimait les tempes.

Levé tôt, il avait avalé un rapide *continental breakfast* et s'était précipité à la gare de Darjeeling, parcourant au pas de course des rues luisantes d'humidité où des silhouettes fantomatiques erraient dans la brume. Par chance, comme la saison touristique n'avait pas démarré, il avait trouvé facilement une place dans le train jouet. Côté couloir, mais quelle importance quand la visibilité ne dépasse pas trente mètres ? Le petit convoi s'était ébranlé sous les cris enthousiastes de quelques touristes indiens, et la vieille 779 avait vaillamment escaladé la pente jusqu'à la gare de Ghoom, la plus haute de l'Inde.

Le voyage avait été court, mais le bonheur de Jean était complet. Il avait respiré une fumée à l'odeur oubliée, senti des vibrations d'un autre temps, et pris en photo sous tous les angles la sympathique 779 et ses deux petits wagons bleus. Il avait essayé de poser quelques questions techniques aux mécaniciens – à l'arrivée à Ghoom, ils étaient au moins six, affairés autour de la vieille *lady* –, mais aucun d'eux ne connaissait l'anglais.

Sa passion ferroviaire provisoirement satisfaite, il avait obéi à son dépliant touristique en montant jusqu'au vieux monastère bouddhique de Ghoom. Une fois sur place il avait estimé ses efforts inutiles : à part les dragons peints sur la façade, il n'y avait pas grand-chose à photographier. Ensuite, il avait regagné Darjeeling à pied, par le vieux chemin muletier qu'indiquait sa carte, en pressant le pas car il ne faisait pas chaud. Arrivé à hauteur du monastère sherpa du Champ de Pommes de Terres, dont il devinait vaguement le toit en pagode, il avait vérifié l'heure et s'était amusé à appeler Florence :

- Devine ce que je vois devant moi !
- Le palais de Maharaja où tu vas m'emmener en voyage de noces ?
- Non : rien ! Absolument rien ! Tout le paysage est effacé par les nuages ! Circulez, il n'y a rien à voir...
- Tu es gonflé de me sortir de réunion pour me dire ça !

Quand il fut de retour à son hôtel, la nuit n'était pas loin, et la vapeur d'eau qui étouffait la ville ne s'était pas dissipée. Il avait pris le thé en bavardant avec un couple de touristes ennuyés, sans cesser de se demander quelle idée il avait eue de prévoir deux jours dans cet endroit perdu. Il était trop tard pour modifier le programme ; la journée du lendemain s'annonçait longue... Mais, après tout, il était en vacances ; ses premières vacances depuis longtemps. Il devait absolument se décontracter. La brume ne lui avait pas encore laissé la moindre chance d'apercevoir les sommets de l'Himalaya, mais, selon la météo, les choses pourraient s'arranger le lendemain.

Mais le lendemain matin, le temps était aussi bouché que la veille. Il avait tué le temps à la salle du petit-déjeuner, puis il s'était mis en route vers dix heures, à pied, en direction du camp de réfugiés tibétains que son plan situait à l'autre bout de la ville. Il avait l'intention d'y laisser une petite donation ; son séjour à Darjeeling ne lui laisserait pas de souvenirs impérissables – mis à part le petit train, bien sûr –, mais au moins aurait-il fait acte de charité. Et s'il se sentait fatigué, il pourrait toujours rentrer en taxi par *Lebong Cart Road*.

Après une demi-heure de marche, le cœur battant à tout rompre et le souffle court, il éprouva le besoin de faire une pause. Appuyé contre un muret, il devinait en face de lui, dans les rares déchirures de la brume, une vallée profonde. Des jardins de thé, des cascades, des baraques couvertes de tôle ondulée surgissaient durant de courts instants. En dehors de ces brèves éclaircies, la visibilité ne dépassait guère une cinquantaine de pas, et les silhouettes floues qu'il croisait dans ce décor esquissé donnaient une curieuse sensation d'irréalité. Pour ce qui était des photos de paysages, il faudrait revenir à la bonne saison, encore qu'il n'eût pas du tout l'intention de remettre les pieds à Darjeeling...

Il sortit de sa poche un tube de lait concentré sucré qu'il suçça longuement (un conseil de son père, qui avait fait de la marche en montagne dans sa jeunesse avant de ne plus voyager que par le train). Un peu reposé, il reprit la descente du sentier caillouteux qui reliait l'esplanade de

Chowrasta à Bhutia Busty, le quartier tibétain de Darjeeling. Les guides y mentionnaient la présence d'un petit monastère, qu'il trouva bouclé comme un coffre-fort. Il dut se contenter d'en faire le tour, par la gauche bien sûr, comme pour les stupas, ainsi qu'il était clairement indiqué dans *Tintin au Tibet*.

Assis sur ses talons, le dos appuyé au mur du vieux bâtiment délavé par les moussons, il examina à nouveau le plan de la ville. À l'en croire, un sentier partait du temple pour mener au camp de réfugiés tibétains. Mais en réalité, des sentiers, il en partait dans toutes les directions, et tous allaient se perdre dans la brume. Il replia le plan et réfléchit, tout en surveillant la progression de la sangsue qui rampait sur sa chaussure. Effet de la fatigue ? Elle avait presque atteint sa cheville quand il songea à la déloger. Il se demanda si le plus raisonnable n'était pas de faire demi-tour, et d'aller prendre une *nice cup of tea* dans l'un de ces lieux nostalgiques que la colonisation anglaise avait semés derrière elle ; au salon de l'hôtel *Windermere*, par exemple, ou à l'ancien *Club des Planteurs*.

Il se trouva lâche. Courageusement, il se remit en route, marchant droit devant lui. Il croisa deux vieilles femmes portant sous le bras de grands parapluies noirs à manches de bambou, et il s'amusa à les saluer mains jointes, à la mode indienne. Elles lui rendirent son salut en murmurant des mots incompréhensibles. Il leur demanda la direction du camp de réfugiés, mais elles ne semblèrent pas comprendre sa question. Pourtant, l'une des deux finit par indiquer de la pointe de son parapluie l'un des multiples sentiers tracés dans l'herbe. Un peu plus loin, un homme maigre à la peau sombre, vêtu d'un pagne, d'un maillot de corps déchiqueté et d'un morceau de bâche en plastique, lui demanda l'aumône. Il mit quelques piécettes dans la boîte de conserve qu'il tenait entre ses pauvres doigts réduits à quelques phalanges ; il avait dû être généreux, car le lépreux le remercia d'un grand sourire.

On l'avait prévenu : l'Inde est un pays où l'on peut passer en quelques instants de la misère au sublime. Cinquante pas plus loin se produisit le phénomène le plus extraordinaire auquel il lui ait jamais été donné d'assister : subitement la brume se déchira pour laisser apparaître le Kangchenjunga, montagne énorme, formidable, d'une blancheur aveuglante sur l'azur intense du ciel. Pendant les quelques secondes que dura l'éclaircie, Jean resta figé, stupéfié par tant de beauté, et la brume s'était refermée depuis longtemps quand il se remit en route.

Il avait lu dans un guide que les habitants du pays avaient fait de cette montagne une divinité, et il comprenait à présent pourquoi. Il avait vu bien des montagnes en Europe et ailleurs, mais aucune ne l'avait impressionné à ce point. Cela devait tenir à l'énormité du massif, à la soudaineté de son apparition, au fait qu'on aurait cru pouvoir la toucher de la main tant elle semblait proche...

L'esprit encore empli de cette vision, il reprit son chemin, se demandant à chaque pas quels autres mystères la brume dissimulait à son regard. Il était à présent dévoré de curiosité pour ce pays étrange qui jouait à lui filer entre les doigts. Le sentier se fit soudain escalier, et, la brume s'étant un peu éclaircie, il reconnut le camp de réfugiés dont il avait vu la photo sur le dépliant touristique : quelques bâtiments décrépits, un temple au toit de tôle vaguement doré, et sur la colline voisine, la silhouette au lavis de la fabrique de tapis. D'autres constructions minables étaient semées partout, dans un désordre déroutant. Il avait espéré mieux.

L'esplanade était déserte et la porte du temple cadencée. À sa gauche, l'orphelinat et l'hospice de vieillards semblaient tout aussi abandonnés. Aucun humain n'était en vue, toutes les fenêtres étaient closes, rien ne bougeait. À croire que les réfugiés avaient tous regagné le Tibet pendant la nuit.

Il se sentit désespéré. Qu'était-il venu faire ici, où tout se fermait devant l'étranger, les chapelles, les monastères, jusqu'aux paysages ? À l'évidence, ce pays ne se livrait pas au premier venu ! Peut-être même ne s'offrait-il qu'à ceux qui le méritaient, les autres étant réduits à n'emporter que des impressions vagues, quelques photos ratées et deux ou trois ombres chimériques. Il allait se résigner quand l'image du Kangchenjunga lui revint à l'esprit. La

montagne sublime ne lui était-elle pas apparue alors que justement, quelques minutes plus tôt, il avait failli faire demi-tour ? Des idées étranges se télescopaient dans sa tête, et il eut tout à coup la conviction que cette apparition de la montagne déesse était un signal. Son instinct lui disait qu'il lui restait d'autres merveilles à découvrir, mais qu'il devrait les mériter... Peut-être qu'après tout il n'était pas ici l'étranger qu'il croyait être ? Il eut même soudain l'impression idiote d'être attendu.

Il mit ces fantasmes sur le compte de la fatigue et de l'altitude. Ici, personne ne le connaissait, à part le réceptionniste et le barman de l'hôtel. Personne ne l'attendait. Il s'efforça de chasser ces idées délirantes, mais elles s'accrochaient à son esprit comme le brouillard à la cime des cèdres de l'Himalaya qui couvraient *Observatory Hill*, là-haut sur sa gauche. Il aperçut soudain l'inscription *Shop* sur l'un des bâtiments, et se dit qu'il serait temps qu'il pense à acheter quelques souvenirs, pour ne pas être obligé de faire le plein de colifichets aux *duty free shops* de l'aéroport le jour du départ. Mais il y avait fort à parier qu'on ne trouvait là que des babioles kitsch, ou de ces vêtements ethniques séduisants sur place et immettables en Europe. Dès le lendemain du retour, ils iraient rejoindre les précédents achats du même genre dans une vieille valise au grenier. Et puis, pourquoi faudrait-il que la boutique de souvenirs soit ouverte quand tout le reste était fermé ? Ces pauvres Tibétains, décidément hors du temps, allaient manquer la bonne affaire, lui, l'unique touriste de la journée, avec cette grosse liasse de roupies qui gonflait la poche de son anorak... Néanmoins, il se dirigea vers la boutique.

Première surprise : la porte aux vitres opaques de crasse céda sous sa poussée. Mais elle donnait sur une pièce nue, sans trace récente d'occupation humaine, équipée pour tout mobilier d'un comptoir vide ; la boutique était ouverte, mais elle n'existait pas. Encore que...

Il avisa au fond de la boutique fantôme une porte entrouverte et s'en approcha. Là, une deuxième surprise le figea sur le seuil : au milieu d'une salle tout aussi nue que la précédente, se tenaient deux femmes, assises en tailleur, occupées à boire du thé. Des bols et une thermos étaient posés devant elles, sur un grand mouchoir à carreaux qui tenait lieu de nappe.

C'était une scène belle et curieuse que ces deux femmes au milieu de cette pièce étrangement vide. Celle qu'il voyait de face semblait très jeune ; il ne lui donna pas plus de 15 ou 16 ans. L'autre, qui paraissait un peu plus âgée, lui tournait le dos. Toutes deux étaient vêtues de robes tibétaines fabuleuses, bleue pour la plus jeune, vert bronze pour l'aînée. Il se dit que ces deux jeunes femmes à l'allure hors du temps auraient pu être sorties des pages de l'un des merveilleux livres de contes que sa vieille et élégante marraine lui offrait enfant. L'un en particulier lui revint à en mémoire : *La fée de la montagne magique*. C'était plutôt un livre pour fillettes, mais il l'avait lu cent fois et avait adoré les dessins. Cette fée était si belle que plus tard, adolescent, il avait cherché sans succès à retrouver ses traits sur les visages de ses petites amies...

Il allait faire demi-tour, se sentant coupable d'avoir pénétré par effraction dans un monde qui n'était pas le sien, mais une force intérieure le poussa à rester. La jeune femme qui lui tournait le dos pivota sur elle-même et l'apostropha :

— *Hello Sar! Where are you from?*<sup>1</sup>

Elle pouvait avoir 25 ans, elle était très belle, et son sourire était si éclatant de blancheur que dans sa tête il ne put le comparer qu'au Kangchenjunga. Il vacilla sur ses jambes et se troubla pour répondre :

— *I am coming from France*<sup>2</sup>...

Sans raison apparente, elle pouffa en se cachant le visage dans les mains.

— Savez-vous si la boutique de souvenirs, heu, est ouverte ou fermée ?

À peine la question posée, il se demanda si les connaissances en anglais de la jeune femme allaient au-delà de deux ou trois phrases toutes faites, du genre de celles qu'elle venait de lui servir. Ça semblait être le cas, car pour toute réponse, elle se mit à rire, accompagnée par

---

<sup>1</sup> Bonjour, monsieur ! D'où venez-vous ?

<sup>2</sup> Je viens de France.

l'adolescente. Pourtant il resta sur place, cloué dans l'encadrement de la porte, incapable d'avancer ou de reculer. La plus âgée des deux filles le sortit de son embarras :

— Venez vous asseoir ! dit-elle en tapotant le plancher à côté d'elle. Voulez-vous un peu de thé ?

Elle s'était exprimée dans un bon anglais, coloré par une pointe d'accent indien et d'autres intonations étranges et indéfinissables. Il obéit à l'invitation avec l'impression idiote de se glisser par magie entre les pages d'un livre de conte.

Tout en craignant de se montrer impoli, il détailla sa belle voisine du coin de l'œil. La pureté de son profil répondait à la beauté de l'ovale de son visage, et sa peau au grain fin était d'une belle couleur bronze, à l'exception de ses pommettes hautes colorées d'un rouge vif. Deux nattes épaisses mêlées de rubans d'un vert assorti à sa robe lui couronnaient la tête, lui donnant un petit air sauvage. Il songea malgré lui à la fée de la montagne, et il n'osa plus parler, comme s'il avait peur de rompre l'enchantement.

Se sentant observée, la jeune femme lui lança un regard fulgurant qui acheva de le liquéfier. Gêné, il rougit, ce qui la fit à nouveau pouffer de rire, le menton dans le col de son chemisier de mousseline vert tendre. Il fut fasciné par la minuscule turquoise qu'elle portait à l'oreille, et par les tressaillements du bout de son petit nez dépassant de la mousseline.

Tandis que l'adolescente remplissait un bol d'un thé épais, il continua à les observer à la dérobée. Il remarqua leurs chaussures, sortes de bottes de corde et de feutre brodé de fleurs rouges et vertes sur fond jaune. Toutes deux avaient un tablier à motifs horizontaux multicolores noué à la ceinture. La plus âgée portait des boucles d'oreilles en turquoises et, à son cou, une sorte de petite boîte en argent décorée de pierres colorées.

Avec un sourire, la plus jeune posa le bol devant lui. Le fameux thé salé au beurre, songea-t-il, et cela le ramena soudain à la réalité. Était-ce prudent ? Il avait lu un commentaire là-dessus. Ce thé était connu pour être infect, et il ne savait pas ce qu'elles avaient pu mettre dedans comme beurre rance et autres substances redoutables ; sans parler de la propreté du récipient. Or il devait rester en forme pour profiter, dans quelques jours, du palace de James Bond. Il approcha le bol de sa bouche et se contenta de humer l'odeur puissante, un peu écœurante, sans y tremper les lèvres. La tasse de Darjeeling qu'il avait pris avant de se mettre en route avait un tout autre parfum... Sentant qu'elles l'observaient, il prit son courage à deux mains et prit une petite gorgée. Il trouva le goût un peu à l'image de sa belle voisine : à la fois salé et doux, sauvage, mystérieux. Manifestement, les deux filles attendaient sa grimace, qui ne vint pas, mais il reposa le bol sans prendre une deuxième gorgée. Les deux filles purent enfin sourire.

— C'est rare que les étrangers aiment notre *pö-tcha*, le thé tibétain ! déclara la plus âgée.

— Mais n'ayez pas peur, ajouta la plus jeune dans un anglais assez fluide, vous n'allez pas mourir : l'eau est filtrée, le bol est propre, et je n'ai pas versé de poison dedans !

Elle trouva sa plaisanterie si drôle que pour un peu elle se serait roulée sur le plancher.

— Moi je m'appelle Dawa, reprit l'aînée avec sérieux, et elle, c'est ma petite sœur Tséring. Tséring signifie Longue Vie, et Dawa, ça veut dire Lune. Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Jean.

Il estima que ce renseignement était suffisant ; préciser Jean-Eudes du Plessis de Fonvielle, c'était en faire trop dans cette situation. Même en France, il se contentait de se faire appeler Jean Fonvielle.

— *Djang* ! tenta de répéter la jeune femme.

— Jean ! corrigea-t-il.

— *Tchang* ! s'essaya l'adolescente.

Elles rirent à s'étouffer, et il ne comprit pas pourquoi ; il ignorait qu'en tibétain *tchang* signifie bière.

— Et que signifie ce nom ? demanda celle qui répondait au nom de Dawa.



— Et bien... Je l'ignore.

— Comment ça ? Vous portez un nom dont vous ne connaissez même pas le sens ?

— C'est que... c'est souvent comme ça, dans mon pays, les gens savent rarement ce que signifie leur nom...

— Pauvres gens, pauvre pays, soupira-t-elle.

Mais elle avait l'œil taquin, et il se dit qu'elle devait se moquer de lui.

— Vous êtes marié ? demanda-t-elle.

Il vit dans ses yeux que quelle que soit sa réponse, elle continuerait à le taquiner. Sa sœur attendait également la réponse à la question avec un petit sourire. Puisqu'elles avaient décidé d'être impertinentes, il n'allait pas se priver non plus. Il éclata de rire, juste pour le principe.

— Non, je ne suis pas marié. Et vous ?

— Ça ne se voit pas ?

— Excusez-moi, mais non, ça ne se voit pas !

Dawa manqua d'étouffer de rire, et sa petite sœur Tséring trouva également cette remarque désopilante.

— Et comment est-ce que j'aurais dû deviner que vous êtes mariée ?

— À cause de mon tablier ! s'exclama la jeune femme. En tibétain, ça s'appelle *pangden*, et quand une femme porte un *pangden*, ça veut dire qu'elle est mariée. Elle ne l'enlève jamais !

— Même pour dormir, ajouta malicieusement l'adolescente en s'étouffant de rire.

— Ça veut dire que vous êtes mariées toutes les deux, même votre petite sœur qui est si jeune ?

— Non ! Je suis célibataire, et Tséring aussi ! Mais on porte un *pangden*, comme les autres filles de notre troupe de danse, parce que tout à l'heure on aura une répétition dans la cour, devant le monastère. Toutes les filles de notre troupe portent un *pangden*, parce que ça fait plus joli sur les photos ! Vous pourrez assister à la répétition, si ça vous intéresse.

— Ou même danser avec nous, proposa la plus jeune.

Pendant qu'elles se tenaient les côtes, il gardait dans l'oreille la voix de Dawa ; une voix si cristalline qu'elle semblait un torrent dévalant d'un glacier du Kangchenjunga. Puisqu'elles se moquaient de lui, il décida d'assombrir leur journée :

— Ça ne va pas vous amener le mauvais œil, de faire semblant d'être mariées alors que vous ne l'êtes pas ? Peut-être qu'à cause de ça, vous ne trouverez jamais d'hommes.

Dawa répondit par un nouvel éclat de rire :

— Je ne savais pas que les Français étaient aussi superstitieux que les Indiens et les Chinois. Jamais un Tibétain n'aurait une idée aussi idiote !

Une nouvelle fois, les deux sœurs riaient à ses dépens, mais il crut voir naître dans le beau regard de Mademoiselle Lune une lumière douce qui en chassait la moquerie.

— Comment remarque-t-on, chez vous en France, qu'une femme est mariée ? demanda-t-elle.

— Les femmes mariées portent un anneau à ce doigt de la main gauche. Enfin, en principe.

— Un anneau d'or ?

— En général. Mais c'est un symbole, la matière n'a pas d'importance : ça peut être un anneau en or, en argent, ou serti de pierres précieuses, ou encore en fer-blanc, en cuivre, en n'importe quoi !

— Donc, reprit Dawa, le front plissé, le garçon passe un anneau au doigt de la fille, et ils sont mariés. C'est aussi simple que ça ?

— Oui, en gros, c'est aussi simple que ça, il suffit que...

La jeune femme avait approché son visage tout près de celui de Jean. Ses pommettes étaient en feu, et la surprise entrouvrait ses lèvres. Il eut l'impression de reconnaître ce visage. Il l'avait déjà vu dans ses rêves, depuis longtemps, il en aurait juré. Saisi par l'émotion, la fin de sa réponse fut un murmure :

— ... il suffit que chacun passe un anneau au doigt de l'autre...

Dawa et Jean se turent. Ils se regardaient intensément, comme s'ils se découvraient, comme si le mur de brume qui les séparait venait de se déchirer.

La jeune fille plongea une main tremblante dans le pli de sa robe, et en sortit des brins de laine, la laine qu'elle tissait tous les jours, du matin au soir, à la fabrique de tapis. Elle en choisit deux, de couleur jaune, dont elle fit deux boucles. Prenant la main gauche de Jean, elle lui en passa une à l'annulaire. Puis, immobile, elle attendit.

Conscients d'exécuter le geste le plus important et le plus fou de sa vie, Jean prit à son tour la main de la jeune fille et passa le second anneau de laine à son doigt. Un même vertige les emportait, et tout autour d'eux disparut : la boutique minable, la ville envahie de brume, les trains à vapeur, la course insensée qu'était la carrière de Jean, son projet de mariage de pure convention, sa vie sans véritable but ni véritable amour... À présent, sa seule raison de vivre, son unique horizon, c'était cette fille qui pleurait contre sa poitrine, celle qu'il avait cherchée si longtemps, et qu'il avait enfin retrouvée tout au bout de ce calamiteux voyage.

**Cette nouvelle vous a plu ?**  
Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :  
**[Les Editions du 38](#)**

**En savoir plus sur Bernard Grandjean :**

Page auteur :

<https://www.editionsdu38.com/auteurs/bernard-grandjean/>

Blog officiel :

<https://bit.ly/2VB47pX>

Page Facebook :

[https://www.facebook.com/Bernard.Grandjean.Romancier/?ref=br\\_rs](https://www.facebook.com/Bernard.Grandjean.Romancier/?ref=br_rs)

## **Bibliographie** **Aux Editions du 38**

Série Crimes en Himalaya, romans policiers :

- 1 – *Le talisman tibétain*
- 2 – *Les évadés du toit du monde*
- 3 – *La vallée du yak sauvage*
- 4 – *Complot au Sikkim*
- 5 – *Panique à l'hôtel Kangchenjunga*
- 6 – *Tigres et châtiments*

Incursions temporelles, fantastico-historique :

Tome 1 *La demoiselle de Rosling*

Tome 2 *Le voyage de Ziska*

*Meurtre au moulin de la Zhern*, roman policier  
*Le testament de la comtesse des ténèbres*, roman policier